

Commentaires

Number 23, May–June 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (23), 37–45.

**ET LA MER SE FÂCHA...**

Yachar Kemal
Gallimard, 1985; 35,00 \$

Dans *Salman le solitaire*, Kemal avait amorcé l'étude et l'illustration des mécanismes de la croyance; les légendes et les commérages correspondant à des échappées d'un réel que personne ne domine. On y voyait un paria en arriver à ne plus pouvoir discourir que par ragots, ceux-là mêmes que colportent les gens de son village. C'est une façon de penser qui le pousse au crime et qui est magnifiquement rendue par le *stream of consciousness* final du livre. Avec *Et la mer se fâcha*, le récit kemalien maintient son originalité profonde en progressant de plus en plus dans la forme du délire. La narration, par exemple, emprunte sa structuration des événements et sa fièvre au montage onirique.

Le livre raconte comment deux êtres pacifiques, Zeynel l'orphelin qui traîne sa maigre panse dans le village de Ménékché et Sélim le pêcheur chimérique, en viennent à s'affronter, livrés à une folie meurtrière née de leurs propres peurs. Ils ressemblent par certains côtés aux héros achéens de l'*Iliade*, tant ils sont déchirés entre leur idéal de gloire individuelle et l'amour. Ils sont, plus encore, des émanations d'Istanbul, la ville de l'imaginaire héritière de Troie, et des bidonvilles qui

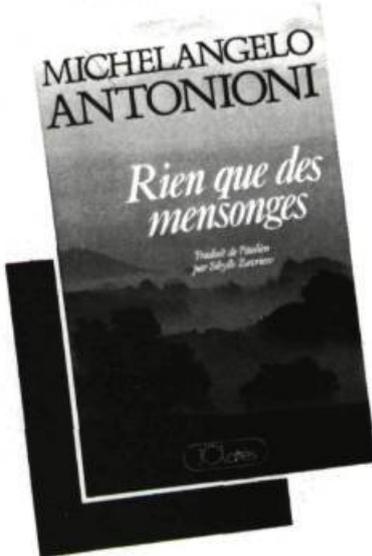
s'effilochent autour d'elle. Kemal nous propose une peinture de cette ville aberrante: sa ceinture de vastes cimetières, son labyrinthe de rues sinueuses et de venelles, ses habitants âpres au gain et ses quartiers où se mêlent les odeurs d'épices et de suée. C'est aussi une dénonciation de sa police et de ses journaux à sensations qui se repaissent de crimes, à défaut d'avoir le courage de la critique sociale. Leurs mystifications doublent la réalité d'un merveilleux sordide à la hauteur des fantaisies d'une population élevée dans la soif du lucre et l'ignorance. Mais Istanbul est aussi autre chose qu'un lieu sordide où grouille la vie chagrine et où la mort est gourmande, l'une et l'autre luttant pour obtenir leur part du monde. La palette de Kemal semble sans limites pour la luxuriance de ses couleurs. Plusieurs moments de beauté ménagent des pauses dans ce roman noir. Kemal fait place aussi à un merveilleux d'une fantaisie délicate et légèrement troublante, surtout lorsqu'à la fin le récit fuit l'insoutenable et s'évade dans l'irréel.

Christian Desfilets

RIEN QUE DES MENSONGES

Michelangelo Antonioni
Lattès, 1985, 19,95 \$

Le débat qui entoure la nouvelle (comme genre littéraire, comme paresse narrative ou comme fracture ontologique) s'enrichit de mois en mois au gré de l'ouverture récente de l'édition francophone (avec l'aide des traducteurs) sur une pratique littéraire trop souvent négligée. La traduction chez Lattès de *Quel bowling sul Tevere* (Giulio Einaudi, 1983) de Michelangelo Antonioni devra être inscrite au dossier pour ses qualités elliptiques, ses traits synoptiques et pour les problèmes qu'un tel recueil ne manque pas de poser quant à la définition du genre.



Il n'est pas nécessaire de connaître l'œuvre filmique d'Antonioni pour établir des relations entre le cinéma et les trente-deux courtes fictions qui composent le recueil, lauréat du prix de la nouvelle italienne Settembrini-Mestre. L'auteur s'en charge d'abondance, qu'il fasse allusion à ses projets différés («Chaque fois que je suis sur le point de commencer un film, il m'en vient un autre à l'esprit»; p. 9), qu'il introduise le vocabulaire technique cinématographique («J'avais pris l'habitude d'aller me coucher au moment où commence le lent fondu enchaîné du lever du jour»; p. 131), qu'il pratique des raccords de scènes aisément visualisables ou qu'il intervertisse d'une fois à l'autre la sujétion du décor et de l'action. Surtout il place sur le livre une conscience ordonnatrice du sujet à tourner qui s'identifie sans vergogne.

Sans présumer de la qualité des recueils soumis au jury du Settembrini-Mestre, il me semble qu'on a été généreux en couronnant un livre au demeurant plein d'intérêt mais qui n'en reste pas moins une suite de projets abandonnés et de notes préliminaires qui, dans la quasi-totalité des textes, se reconnaissent explicitement une existence liée à ce qui aurait pu survenir sur un écran. L'écriture est fine, allusive, les images nacrées d'existential-

isme bourgeois, on fume avec le génie de Mastroianni ou de Vitti mais la nouvelle loge un peu à l'étroit dans ce cadre destiné à une autre fin. C'est peut-être là le sens caché du titre.

Gilles Pellerin

ELLE, QUI TRAVERSA LE MONDE

Anne Delbée
Presses de la Renaissance,
1985; 19,95 \$

Anne Delbée, femme de théâtre et biographe de Camille Claudel, publie son premier «vrai» roman. Écrit au départ pour la scène sous le titre révélateur de *Apocalypse 2000*, *Elle, qui traversa le monde* raconte l'histoire d'un combat entre la passion du théâtre et la passion de la guerre, entre la vie et la mort.

Émilie Galéotti, tragédienne au faite de sa carrière, fille d'un non moins célèbre chef d'orchestre, rencontre, lors du festival de Patmos où elle joue *Andromaque*, le Baron Jaguillon von Vargensman, vendeur d'armes, l'homme de toutes les guerres, puissant et riche, qu'on surnomme la Bête. Une lutte sans merci s'engage entre eux, car Émilie tient avec lui le pari de l'Espérance contre l'Échec. Le Baron l'emmènera dans son royaume, entre autres à Beyrouth, en Afghanistan et au Salvador. Derrière les hommes en guerre, Elle découvrira tout l'Espoir et la Vie que portent les femmes et surtout l'enfant. À l'instar du Christ contre Satan, d'Andromaque contre Pyrrhus, de la Belle contre la Bête, Émilie Galéotti c'est une autre *Andromaque* qui est debout, gracile, solaire et dangereuse. La voix est claire, lumineuse. Une femme est dans la lumière. Et voilà qu'elle interpelle à haute voix le tyran. Une femme ose et remet le monde à l'endroit (p. 17).

Anne Delbée met en scène deux personnages qui accumulent en eux tout ce qui constitue



d'un côté la vie, la lumière, l'amour, l'enfance heureuse, le théâtre et la musique, et de l'autre côté la mort, l'ombre, la haine, l'enfance tragique, la guerre et l'horreur. Il faut lire et relire ce roman avec attention, pour découvrir et comprendre toute la symbolique qui tisse la toile de fond (les noms, les personnages, les chiffres, les couleurs, les parties du corps, etc.). La narration est habilement travaillée comme les tapisseries de l'*Apocalypse* d'Angers: finement, longuement et chaque détail est rigoureusement soigné. En plus de puiser son inspiration dans l'*Apocalypse* de saint Jean et dans *Andromaque* de Racine, l'auteur nous raconte une histoire d'amour à la Paul Claudel, où deux êtres sont prisonniers de leurs passions, déchirés entre le désir et la raison, inéluctablement.

Lyse Charuest

**LE PUIITS
LES ADIEUX**
Juan Carlos Onetti
Christian Bourgois, 1985;
14,25 \$ et 17,95 \$

On aime un auteur, un nouveau livre vient-il à paraître qu'on se précipite. Parfois c'est moche, on accuse mal le coup ou plutôt, si l'auteur appelle *corazon* ou

heart ce qu'on désigne par *cœur*, on accuse la traduction. Pour les chanteurs, on dit que c'est l'orchestration.

Je ne connaissais Juan Carlos Onetti que par *Les bas-fonds du rêve* dont le titre me nargue comme une promesse et me narguera jusqu'à lecture. Aussi suis-je absolument incapable de m'adonner au jeu des traductions comparées et de qualifier celles que Louis Jolicœur vient de faire de *El Pozo* (1939) et *Los Adioses* (1953) du grand auteur uruguayen. Inversons donc la proposition initiale et avouons que toute cette mise en scène autour du travail de Jolicœur (qui signe aussi les préfaces) vise à souligner chauvinement le fait, assez rare je crois, qu'un Québécois a eu accès au circuit de la traduction littéraire extra-muros. (On se prend à rêver d'Américains traduits de telle manière que le baseball soit autre chose qu'une balle à la base et le New Jersey plus accablant qu'un tricot.)

Du *Puits* on préférera sans doute l'étiquette de novella à celle de roman, le texte tenant dans 70 pages bien aérées. C'est d'ailleurs le qualificatif qui s'impose: *tenu*. Le récit l'est, coupant à toute velléité d'exubérance, de digression, de protubérance, de ces développements qui font la joie du roman. Car ce n'est pas la joie, non. Le narrateur pratique précisément ces bas-fonds du rêve dans une acception non métaphorique. Le rêve et la réalité sont alternés comme le sont le meilleur et le pire, l'amour et la haine, le hasard et la nécessité. Il en émerge une personnalité singulière sans qu'il soit nécessaire de farcir la ligne narrative de ces hyperboles et superlatifs qui sont presque fatalement le lot des personnages qui ont décidé de prendre certaines questions ontologiques par les cornes.

La situation qui fonde *Les adieux* pourrait à prime abord paraître mélodramatique: un champion de basket-ball vient cracher ce qui lui reste de pou-



mons dans un sanatorium argentin. Avec un tel propos, on filme volontiers des tartines lacrymogènes. À nouveau, Onetti refuse la violence facile de l'hyperbole même s'il campe ses personnages dans une joute cruelle arbitrée par le déterminisme des souffreteux.

Le roman, par la vertu persuasive des destins individuels, nous mène dans ces territoires vulnérables où la mort cesse d'être un scandale, un affront à notre dignité d'êtres pensants détenteurs du Grand Savoir Ombilical. J'invite à maintenir la distance entre soi et les personnages, à ne pas souscrire à une lecture allégorique, à ne pas investir les bibliothèques et autres lieux de lecture en criant que Tantale a la tuberculose (et qu'il mange son prochain comme lui-même) et à s'attarder à l'extrême attention portée par la phrase à tout ce qui nous maintient dans le décor, même à l'heure où les poumons désertent. Des images de la séparation, de ce versant laïc de l'eschatologie ramenée à une dimension individuelle naît ce que je ne puis désigner autrement que par *humanisme*, mais un humanisme dénombrilisé, décontaminé d'une certaine rationalité anthropocentriste où l'on se surprend d'avoir feu et lieu dans l'univers.

Gilles Pellerin

RETOUR DES CHOSES

Marie Denis
Tierce, 1985

Deux récits, *Reine au jardin* et *L'odeur du père* composent *Retour des choses* publié aux éditions Tierce dans la collection «Littérales» dirigée par Françoise Collin, figure importante de la littérature et du féminisme en Belgique. Marie Denis est journaliste, écrivain et féministe. Collaboratrice aux *Cahiers du grif*, elle fut cofondatrice de la Maison des femmes de Bruxelles et de la revue *Voyelles*. *Retour des choses* serait sa sixième publication. *L'odeur du père* publié chez Robert Morel en 1972 lui a valu un prix.

Reine au jardin s'ouvre ainsi: *À cette heure de la matinée, à cette heure des quartiers, Madame en robe de chambre de velours bleu — elle aurait mieux fait de s'habiller — erre dans le jardin, d'une plante à l'autre. Celle qui parle se nomme Reine. Depuis sa mort, c'est Madame qui entretient le jardin dont, dit Reine, le laisser-aller prouve qu'on ne respecte pas ma mémoire. Nourrice et domestique, Reine est venue chez Madame au moment de la première naissance; Madame n'avait pas de lait. Entre elles, de la maison au jardin, s'est nouée une amitié profonde, vécue en silence, selon les règles d'usage. Il est arrivé qu'une émotion nous étreigne et nous rapproche mais ce fut toujours fugitif sans geste, ni mot; un éclair qui nous traversait le corps et l'âme.*

Aujourd'hui Reine peut observer madame, se souvenir de ce que furent sa vie, sa présence à ses côtés. La mort lui aura permis de toucher le réel de sa vie.

Le deuxième texte, *L'odeur du père*, est également un dialogue avec la mort. Cette fois-ci la fille et le père. Marie est mariée, a des enfants. Le père doit devenir mots, se transformer en feuilles, en livre, devenir silencieux. Marie veut échapper à la peur. Lentement, l'écriture du père prend forme.

venirs affluent. L'image du père se précise. Marie sait maintenant habiter l'absent.

Marie Denis nous donne dans *Retour des choses* deux courts récits d'une force rare, d'une grande qualité d'écriture. Les voix, dans l'aller-retour du sol au sous-sol, révèlent doucement le cœur des choses, entre le chuchotement et le dialogue serein.

Michèle Roy

LA JOURNÉE S'EST-ELLE BIEN PASSÉE?

Saul Bellow

Flammarion, 1985; 27,50 \$

Quatre récits à caractère rétrospectif composent ce livre. «Être d'avant-garde signifie compo-

ser avec soi-même, élaborer un projet personnel requérant une routine théâtrale — bref, la nécessité de jouer un rôle», écrit le gaffeur, personnage principal du premier récit. En fait, il s'emploie à écrire à Miss Rose, ancienne bibliothécaire de l'université où il travaillait. Sa lettre n'a qu'un but: s'excuser d'une gaffe commise il y a 30 ans. Mais elle devient vite le prétexte pour raconter à cette femme toutes les autres gaffes de sa vie.

Saul Bellow est un écrivain étonnant. Avec lui, la vie d'un homme ou d'une femme est toujours pleine de péripéties. Ces personnages n'ont rien de très original sauf peut-être cette capacité de revenir sur leur passé et de nous apprendre que toutes les vies comptent, même la plus ordinaire. Chaque texte est une confession, mais il n'y a



jamais de prêtre pour écouter, ni même un Dieu pour juger. C'est toujours à soi qu'on accuse ses fautes. Prenez Zetland (personnage du troisième récit) qui se souvient d'une phrase du philosophe William



D'abord grâce à l'image du vieillard qui passe tous les jours devant la fenêtre; ensuite, à cause de la ressemblance du père avec Scott Fitzgerald. Elle observe des photos, examine son écriture, s'imprègne de tout ce qui lui redonne vie. Les sou-

NOUVEAUTÉS
1985/86

100 TITRES

arc

GESTION — ORGANISATION — FORMATION

MANAGEMENT, ORGANISATION & RELATIONS DE TRAVAIL

- 1 Cercles de qualité
P. Turcotte et L. Bergeron 22.00
- 2 Le Manager au quotidien (les 10 rôles du cadre)
H. Mintzberg 24.00
- 3 L'organisation et la décision
M. Boisvert 20.00
- 4 Les négociations collectives dans les secteurs public et parapublic, M. Lemelin 29.00

PSYCHOLOGIE INDUSTRIELLE ET ORGANISATIONNELLE

- 5 Le stress au travail
A. Savoie et A. Forget 22.00
- 6 Le mitan de la vie et la vie professionnelle
Ph. Dupuis, L. Brunet, M.J. Hamel, P. L. Ste-Marie, P. St-Germain 20.00
- 7 Le perfectionnement des ressources humaines dans l'entreprise, A. Savoie 24.00
- 8 La fonction de conseil auprès des organisations, Y. Bordeleau 24.00

ÉDUCATION ET

GESTION DE PERSONNEL

- 9 L'organisation de l'éducation des adultes au Québec, A. Lemieux, S. Robert 20.00
- 10 Les structures de l'éducation au Québec
A. Lemieux, G. Gendreau 28.00
- 11 Les doués à l'école
Francine Hart 10.00
- 12 Savoir apprendre
P. Lemaitre 28.00

GESTION DE SYSTÈMES

- 13 Analyse de systèmes
A. Pitre, J. Charest 22.00
- 14 L'ordinateur écoute et parle
R. Hurtubise 10.00
- 15 Gérer en auditif ou en visuel
B. Lessoil-Lafontaine 10.00
- 16 Bureautique et gestion
J.P. LeGoff (à venir)

ALIMENTATION & SANTÉ

- 17 La planification de la santé
Dr R. Pineault, C. Daveluy 30.00

SCIENCES POLITIQUES

- 18 Les politiques gouvernementales
M. Bellavance 22.00
- 19 Les administrations municipales L'environnement, Tome II
A. Baccigalupo 34.00
- 20 L'urbanisme au Québec: organisation, législation, perspective politique
D. Pillette (à venir)

DROITS & AFFAIRES

- 21 Développer votre entreprise par le franchisage
Me J.H. Gagnon 18.00
- 22 Comment acheter une franchise
Me J.H. Gagnon 15.00



Agence d'ARC Inc. (les éditions)

L'ÉDITEUR DES PME

6872, rue Jarry est, Montréal, Qc H1P 3C1

(514) 321-0241

* Notre catalogue général contre votre carte de visite.

commentaires

James: *La connaissance de tout ce qui se passe dans une ville en un seul jour suffirait à réduire en miettes l'esprit le plus dur.* Cette pensée est suffisante pour revenir sur sa propre vie. Mais avec Bellow on peut facilement transformer la phrase de James et dire que la vie d'une seule personne est suffisante pour ébranler tout le savoir.

Chaque fois on se laisse prendre au jeu. On se dit: qui a dit que Socrate ne pourrait pas vivre en Amérique? Un philosophe jaloux, il faut le supposer.

Marc Chabot



des descriptions minimales et sans fioritures. À la lecture, les histoires apparaissent lentement, à la manière du papier glacé dans le bain révélateur du photographe. L'acuité des images urbaines et désertiques propose un contraste saisissant entre la fragilité des êtres et la rudesse des lieux. Avec ce livre Shepard pose les jalons d'une métaphysique du cow-boy contemporain.

Par ailleurs, la traduction française de Pierre Joris respecte l'esprit du texte. Plutôt que de tenter de traduire l'intraduisible dans un douteux argot parisien, Joris laisse en italique les expressions consacrées. Une édition bilingue serait toutefois appréciée. Pour les néophytes, les préface (Pierre Joris) et postface (Bernard Eisenschitz) situent le recueil par rapport à l'ensemble de la production de l'un des phares de la pensée américaine actuelle.

Pierre Hétu

LES DÉSERTS DORÉS

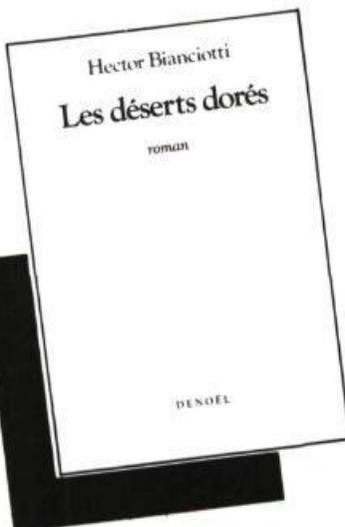
Hector Bianciotti
Denoël, 1985; 22,50 \$

Une île dans le Pacifique, trop près de la côte californienne pour accueillir un Robinson ou y rencontrer un Vendredi. Une île, toutefois, à contenter qui

que ce soit d'entre nous à la recherche d'un refuge, assez loin du continent pour s'offrir l'impression d'être au bout du monde et assez proche pour regagner rapidement la civilisation les jours d'angoisse.

Mais le rêve s'arrête là, car cet flot est déjà habité. Une riche dame y reçoit des convives élus, gens du Monde, qui ont, pour un été, le privilège commun de se soumettre à l'esclavage du temps (p. 176) ou encore de se laisser bousculer et guider par les vagues souvent capricieuses du tempérament de Consuelo, leur hôtesse.

Parasites complaisants: Rawicz, acteur sur le déclin; De Cid, écrivain dont la plume est à sec; O'Brian, ingénieur taciturne et réservé; Dalia, la trop jolie actrice de cinéma en attente du rôle au théâtre: cette faune bigarrée velléitaire partage un même talent pour l'en-nui. De nature inquiète, Martha n'a pas hérité de la belle assurance de sa mère Consuelo et s'ajuste au rythme de la maison. Seul, le petit-fils Alberto s'active et paraît organiser son séjour à la mesure de son imagination enfantine.



Dans ce roman, Bianciotti traduit le vide, l'incapacité de s'enthousiasmer, craindre, souffrir pour quelque chose (p. 57) et la difficulté de se retrou-

ver face à soi-même sans l'immunité de la vie collective (p. 98).

Un bateau inconnu ancré dans la baie et le souvenir du fils disparu surgit. La visite inopinée de Clara, amie de toujours de Consuelo, et de son étrange compagne, autant d'événements qui nous font croire que le moment du grand décollage est arrivé. Surviendra-t-il enfin quelque chose qui viendra briser la monotonie d'insipides retrouvailles, brouiller les fils parallèles de leur soliloque?

Malheureusement, l'auteur ne nous réserve aucun dénouement saisissant qui réconcilie le lecteur avec un récit sans histoire. Oui, le plus déconcertant, c'est qu'il ne se passe rien dans ce désert doré au milieu du Pacifique.

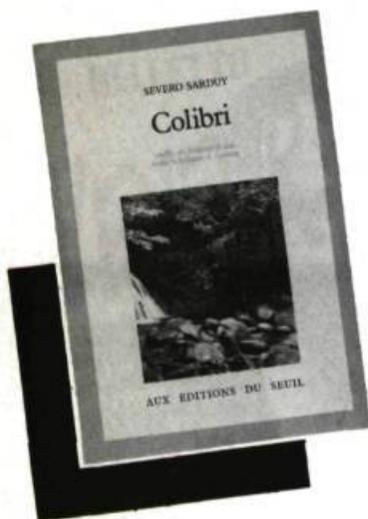
Françoise Lord

COLIBRI

Severo Sarduy
Seuil, 1986; 17,95 \$

On aimera ou on détestera *Colibri* de Severo Sarduy dont j'ignorais jusqu'à l'existence il y a à peine une semaine. Pour ma part j'ai détesté, et deux fois plutôt qu'une, cette allégorie à dormir debout pour reprendre l'étiquette que le narrateur, qui se confond allègrement à l'auteur par moments (quand vient le temps de décapsuler une petite Heineken par exemple), affuble à son récit à l'allure — comme on dit de certaines personnes qu'elles ont fière allure — automatirococo-surréalistico, si vous voyez ce que je veux dire. J'exagère? Peut-être, mais en moins talentueux. Jugez plutôt par vous-même, même si l'extrait ne fait pas le roman:

Le Petit Géant cabochon dirigeait la répétition du spectacle de la soirée, une allégorie maritime du Bien et du Mal, avec capitaines moulés de cuir noir, chaînes de toutes parts, mâts pour y attacher nus les rebelles, et force marins au crâne rasé.



L'intrigue sommaire imposait à certains mollassons, tout juste débarqués de leur bourbeux village, en échange de quelques billets distribués aussitôt après le spectacle, de se sacrifier en public, d'orner symétriquement leurs tétons d'une épingle à nourrice, et de recevoir de vagues coups pour un oui, pour un non. (p. 139)

C'est qu'il s'en passe des choses (on n'y décapsule pas que de la Heineken...) dans ce bar sud-américain où se retrouve une faune bigarrée rassemblée là pour célébrer la vie, l'amour, la mort ou simplement pour tromper l'ennui d'une existence dont nul colibri n'égaie l'écoulement languide des jours. Au fait, Colibri dans le récit c'est... mais je m'en voudrais de vous laisser une cage vide.

Jean-Paul Beaumier

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

Mikhaïl Boulgakov
Biblio, n° 3062, 1985; 10,95 \$
Le 14 du mois de Nisan de l'an 28, le juif Yeshoua est mis à mort, victime de la cupidité de Judas, d'une fausse interprétation de ses paroles par Matthieu et de la faiblesse du néanmoins tourmenté Pilate. Quelque 1900 ans plus tard, pour avoir com-

mis un roman, perçu comme une apologie du Christ, sur cette page d'histoire, un écrivain soviétique surnommé *le Maître* est victime d'une campagne de dénigrement, déposédé de son appartement et de tous ses biens, et n'a d'autre alternative que l'institut psychiatrique, abandonnant à tout jamais sa Marguerite bien-aimée. Mais heureusement, en ces jours sombres, Satan — qui, on le sait depuis Goethe, éternellement désire le mal, mais éternellement accomplit le bien — est de passage à Moscou, s'amusant avec ses acolytes aux dépens de tous ces citoyens cupides et délateurs, accessibles à la peur et tremblant devant le milicien, le bureaucrate et devant l'innocence. Or, il advint que Satan, désireux d'avoir Marguerite comme reine de son bal annuel, organise — pacte oblige — les retrouvailles entre les amants séparés et prend sous sa protection ce rare écrivain à ne pas nier l'existence du diable.

On comprendra que cette charge d'humour noir contre la société soviétique et cette mise en question des relations entre le pouvoir et l'écrivain n'obtint l'autorisation de publication qu'en 1966, vingt-six ans après la mort de l'auteur. Les censeurs brejneviens virent probablement en ce roman un élément de plus à la campagne de disgrâce historique qui frappait Staline, mais — donnons-leur le beau rôle — peut-être y reconnurent-ils cette conscience supra-nationale de l'être qui fait de Boulgakov le digne héritier d'un Gogol. Car ce qui émerge de cette structure antiphonaire où se répondent deux voix, l'une précise et réaliste qui, avec la liberté qu'autorise la distance historique, réécrit certaines pages des *Évangiles*, et une autre, fantaisiste et ironique, s'attaquant à ce mythe voulant que l'homme gouverne les choses, c'est ce constat de faiblesse et d'absurde humains qui nous rend tous frères de Pilate. Dès lors, il faudrait cesser d'interpréter le choix du fantastique comme une des seu-



les voies possibles pour les écrivains soviétiques désireux de se jouer de la censure, et le rattacher plutôt à cet espace encore ouvert de la modernité européenne où devaient se rencontrer Kafka, Thomas Mann et Mikhaïl Boulgakov.

Ah! quels trésors le Kremlin ne recèle-t-il en ses voûtes.

André Lamontagne

LE JOUR OÙ NAQUIT KARY KARINAKY

Jean-Luc Benoziglio
Seuil, 1986; 17,95 \$

Il fallait bien que Kary Karinaky. Ce qu'elle fit, un jour de 1948, quelque part sur le front israélo-arabe. À quoi ça tient, l'existence? Sans doute à pas grand-chose quand s'écrit la grande Histoire, comme si elle était mue d'elle-même, de la mort du petit père des peuples à l'interminable agonie de Franco, en passant par l'Algérie, Budapest, le Congo, le mur de Berlin et le Vietnam. À quoi ça tient, l'existence? À rien du tout, à deux dates tout au plus qui nous tiennent lieu, à nous, d'alpha et d'omega.

Poussière dans le vent! Ce que nous ont dit, en supportant héroïquement et solitairement les affres de la métaphysique, des millénaires de prophètes, de philosophes et d'écrivains, Benoziglio le répète ici (sinon, à quoi ça tient la littérature?). Mais superbement, avec une

DOMINGA, L'HOMME ET LA MORT

Prix Xavier Villaurutia

de José-Luis Gonzales

Ici, la fuite de deux amants. Là-bas, la marche d'un mari trompé pour accomplir sa vengeance.

Un drame amoureux à la fois romanesque et psychologique, tantôt western implacable, tantôt aventure sentimentale.

Récipiendaire du
prix Xavier Villaurutia,
la plus haute distinction
littéraire au Mexique.

ÉDITIONS
ACTES-SUD

132 pages — 18,15 \$



Distributeur exclusif: LES ÉDITIONS FRANÇAISES INC.
1411, rue Ampère, Boucherville, Québec, J4B 5W2
Tél. (514) 641-0518, 871-0111, 1-800-361-9635



légèreté et une précision qui sont à la fois du grand art et un sadisme consommé. Vous, moi, lui, nous tous autant que Kary Karinaky, personne n'y comprend rien et ce n'est certes pas Benoziglio qui répondra à nos questionnements existentiels.

Mais encore, à quoi ça tient, l'existence? Les rares cartes postales d'un père absent, une poupée de chiffon d'un mètre cinquante de haut, l'école et les aventures amoureuses viennent la meubler. À part ça on en meurt — sans même l'avoir dotée d'un grand projet — et c'est assurément la preuve qu'elle se passe bien de nous, l'existence.

La tragédie, c'est heureux, se porte ces temps-ci avec désinvolture. Et elle frappe d'autant plus que nous en sommes les héros involontaires et dérisoires, mais oui. Mais les vrais, les grands Héros?

Le 21 avril 1967, une tripléte de guignols galonnés avait pris le pouvoir en Grèce pour empêcher que s'y tiennent des élections qui auraient peut-être donné le pouvoir à la gauche. (...)

De Gaulle était parti et puis mort, un soir. Pompidou vint, grossit et mourut. (...)

Une célèbre agence de publicité nord-américaine consacra de très fortes sommes à la promotion, quelque part dans le cône Sud, d'une nouvelle

marque de tord-boyaux. Bye bye, Salvador, adios Allende. (...)

À quoi ça tient, le sens de l'Histoire?...

Francine Bordeleau

UNE SAISON AU PARADIS Breyten Breytenbach Seuil, 1986; 20,95 \$

Après un exil volontaire de treize ans (dont onze à Paris), Breyten Breytenbach est retourné, le 30 décembre 1972, au tout début de l'été austral, dans son «paradis»: l'Afrique du Sud. *Une saison au paradis*, «Journal, voyage nocturne et intérieur, écrit les yeux fermés», est le témoignage de ces trois mois passés à la redécouverte du pays de sa jeunesse.

Témoignage, ou livre-témoin. Aucune catégorie littéraire, en effet, ne saurait contenir proprement ce livre. Composé de poèmes, de récits oniriques ou réels, du passé comme du présent, d'une conférence, prononcée lors du voyage, sur la situation de l'écrivain africain, de lettres, de longues réflexions, de plaidoyers pour la liberté et la révolte, tout cela pêle-mêle, n'ayant en apparence d'autre structure que la succession irrégulière des dates, *Une saison au paradis*, voyage rimbaldien à l'envers, c'est l'Afrique obscure et mutilée, celle de l'auteur, multipliée et rendue souveraine dans l'espace du langage.

Breytenbach est lyrique et partisan. La quête d'une identité de cet Africain blanc, solidaire de ses compatriotes noirs et s'exprimant dans la langue de leurs maîtres, maître lui-même malgré lui, doit pour aboutir se confondre au rêve urgent d'un pays enfin libéré de son injustice et de sa souffrance. Tout le livre est marqué de ce contraste douloureux entre le chant du pays aimé et espéré et le constat révolté de toute la mort et de toute la division qui l'étouffent.



Breytenbach s'est payé sept ans de prison, de 1975 à 1982, pour s'être opposé au tristement célèbre *développement séparé* qui fonde la politique de son pays. Cela nous rappelle, bien concrètement, qu'il existe des pays où le droit de parole, malheureusement, a encore un sens. Que manifeste, avec éloquence et sincérité, ce livre.

Pierre-Stéphane Aquin

L'ÉPREUVE Mao Dun Acropole, 1985; 25,95 \$

Avec Mao Dun, l'histoire n'est pas un entonnoir où tout coule dans le même sens. Il nous présente une tranche de vie dans la région de Shanghai au moment où, à la fin des années 30, les Japonais sont aux portes de la ville. L'épreuve n'est pas tant celle de la confrontation avec l'agresseur que celles, nombreuses, du peuple chinois face à lui-même: épreuve de l'ouvrier qui prépare sous les bombardements le déménagement de l'usine vers le centre du pays pendant que le patron songe à mettre le tout stratégiquement à l'abri dans les concessions étrangères; épreuve de ces jeunes étudiantes qui se retrouvent dans la *chambre des hôtes de choix* (prison) parce que leur idée de la Résistance n'est pas

conforme à la ligne du gouvernement; épreuve de ce jeune qui, après quelques mois en uniforme, prend la clef des champs en exécrant le mépris et l'incompétence de l'armée; épreuve des villageois qui doivent soutenir de leurs cadeaux les soldats en contrepartie d'une image de la Résistance; épreuves des réfugiés, du médecin, de l'éditeur,...

L'essentiel de ce livre a été écrit avant 1949, Mao Dun ayant rédigé les deux derniers chapitres quelques mois avant sa mort en 1981. Il n'est peut-être pas étonnant qu'une telle écriture ne soit mise à jour qu'au moment où la pression idéologique sur les écrivains chinois commence à s'atténuer. Il n'est pas étonnant non plus que Mao Dun soit considéré comme l'un des plus grands écrivains contemporains par les intellectuels de son pays.



Par ailleurs, la traduction prend soin de conserver toute la couleur des métaphores de la langue chinoise. Une jeune fille sera coiffée à l'aéroplane. On parlera d'abattre les avions des *petits démons* — ici, il s'agit des Japonais mais *diabole* est un qualificatif commun pour tout étranger. Rien n'est plus méprisant que de devenir le *chien couchant* d'un capitaliste. La promesse d'un *pain farci de viande* remplace notre pot-de-vin. On

commentaires

se plaint de *sentir le mouton sans en avoir mangé*.

Il s'agit d'un roman qui ne surprend pas par sa forme si ce n'est que Mao Dun maîtrise avec intelligence cet art de la fresque historique. Une bonne lecture pour qui cherche au travers la fiction un brin d'histoire chinoise.

Claude St-Laurent

les (le Pape) ou alors le jouet d'une géante nymphomane avec laquelle il expérimente des pratiques sexuelles inédites qui intéresseront le lecteur (la lectrice également).

La morphologie de ce conte initialement axé sur la performance et l'édification devait être modifiée lors du passage de l'oral à l'écrit: ainsi vint s'ajouter — probablement entre le X^e et le XII^e siècles — une veine picaresque qui emprunte à la tradition arabopersane des *Mille et une nuits* et quelques pièces de vers d'inspiration élégiaque. Mais les efrits et autres créatures mythiques peuplant les pays merveilleux où est entraîné Fleur d'Amour ne sauraient freiner son appétit sexuel insatiable, pas plus que les odes qu'il dédie à ses conquêtes ne sont garantes de fidélité.

Pour certains, en littérature comme au cinéma, le porno excite moins que l'érotique, de sorte que tous ne partageront pas l'enthousiasme de Fleur d'Amour pour ce voyage initiatique dont la morale se résume à ce proverbe bédouin: *Le pèlerinage ne s'achève pour le chamelier que lorsqu'il a enculé son chameau* (p. 105).

André Lamontagne

LE VERGER DES CARESSES

Rejeb ben Sahli
Phébus, 1985; 20,95 \$

Pour qui apprécie l'atmosphère trouble de religiosité et de sensualité mêlées de la littérature arabe classique, les fruits sembleront tomber un peu trop rapidement dans ce *Verger des caresses* où toute poésie de la séduction est exclue. L'origine bédouine du conte y tient pour beaucoup, car non seulement on se raconte les choses plutôt crûment entre chameliers, mais l'hostilité de ces derniers face à l'islamisation se traduit par un renversement ironique des préceptes mahométans, l'acceptation muette de la volonté d'Allah conduisant le héros, Fleur d'Amour, à diverses péripéties sexuelles. Ainsi, le jeune prince se soumettra au destin qui le fait, pour un temps, l'esclave du sodomite Sultan des Infidè-

BÉTON

Thomas Bernhard
Gallimard, 1985; 17,25 \$

Rudolph est un écrivain raté. Il le sait mais il tient sa sœur responsable de son échec. Puis la maladie aussi, puis Vienne, puis l'époque entière et finalement lui-même. *Béton* est le récit de cet échec contradictoire, en même temps que le récit de la vie de Rudolph occupée à s'exclure de la société, une vie fabriquée dans une solitude presque sauvage.

On peut rapprocher l'Autrichien Thomas Bernhard de Stefan Zweig et Arthur Schnitzler. Un homme regarde les



autres vivre et les envie. Lui, il ne sait que souffrir et se plaindre. Rudolph décrit sa sœur comme une dominatrice, tout en sachant que c'est ainsi qu'il l'aime et la hait. *Les philosophes morts sont mes parents*, dit-il, et sa sœur lui répond: *...tu ne peux pas te mettre au lit avec la philosophie, mon petit frère...*

À la toute fin un voyage sort l'écrivain raté de sa torpeur: il pourra écrire le livre pour lequel il prend des notes depuis dix ans. Mais il rencontrera Anna Hardt et le livre encore une fois foutra le camp. Un roman aux allures nietzschéennes.

Marc Chabot

UN TESTAMENT BIZARRE

Robert Pinget
Minuit, 1986; 11,95 \$

Un Testament bizarre est le titre de l'une des six courtes pièces de théâtre que contient ce livre (le vingt-quatrième à paraître de Pinget). En fait, plutôt que de pièces, il s'agit de morceaux (le plus long ne comptant qu'une vingtaine de pages), de fragments de théâtre où le réel évoqué n'atteint qu'à de rares moments à un semblant de continuité.

Ce que Pinget questionne dans chacune de ces scènes,

c'est l'incertaine adéquation du réel au travail de l'écriture. La vérité de l'histoire — si l'on peut encore parler ici d'histoires ou d'une vérité — se trouve être continuellement différée, suspendue ou fragmentée par une mise en scène de l'opération littéraire elle-même. Ainsi en est-il du morceau intitulé «Sophisme et sadisme», monologue d'un homme racontant le trouble d'un autre chargé lui-même de raconter l'histoire de trois hommes, à savoir un malade, son confident et celui qui rapporte leurs propos. À travers cette quadruple ou quintuple mise en abîme est toutefois esquissée (mais par qui?), pour enfin être mis en doute, le destin proprement tragique, poignant, d'un fils bourreau de sa mère mourante.



C'est justement là que Pinget nous dérouté. S'il met en scène l'absurdité de l'entreprise littéraire, dans son incapacité à générer un sens continu, ce qu'il nous présente du réel, sous l'aspect de fragments incohérents, révèle également toute une hantise de l'absurde. Aux paradoxes ludiques et vains de la construction littéraire correspond l'évocation, souvent brutale et troublante, d'une condition humaine douloureuse.

Ce mélange de structure et d'émotion, d'intelligence litté-

commentaires

raire et de sincérité brute, qui tantôt s'opposent tantôt se réfléchissent, s'il nous fait rapprocher Pinget de Borges ou Beckett, n'en est pas moins unique et remarquable.

Pierre-Stéphane Aquin

MES NUITS SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS

Raphaële Billetdoux
Grasset, 1985; 16,95 \$

Prix Renaudot 1985, *Mes nuits sont plus belles que vos jours* est un roman sur la passion amoureuse. Ce thème a de particulier ici qu'il concerne deux personnages ayant hérité des suites de la libération sexuelle et de la démythification de l'amour. C'est dans un contexte urbain fort habilement évoqué et à partir de la rencontre de deux individualistes que vont s'écouler trois jours et trois nuits de dérobades et d'affrontements dont l'issue sera la violence et la mort.

Blanche et Lucas s'épient, dissimulent et s'agitent. Ils ne conçoivent pas comment soutenir la force qui les envahit et la froideur qui les immunise; répondre à l'immédiateté du désir sans s'abandonner au sentiment d'absolu. Ils ne savent plus ou n'ont jamais su dans cette jungle qu'est la séduction — où il n'y a pas de place pour l'élan et la durée — de quel ordre est leur émotion, de quel désordre ils sont capables. C'est pourquoi le récit s'applique avec une exigence soutenue à sonder et à exprimer les motivations des personnages. Le mode descriptif en fondu «poétique» rend compte, d'une manière particulièrement originale, des mouvements d'intériorisation. Certains déplacements dans le temps éclairent bien l'intensité dramatique, polarisent ou aimantent les personnages avec énergie. Par contre, certaines tendances au psychologisme et au verbiage donnent des signes de déjà-vu et de caricature.



Jean Cocteau écrivait: «Ou l'on soigne trop sa besogne ou bien on ne la soigne pas assez. Rarement on trouve l'entre-deux qui boite avec grâce». En substance, Raphaële Billetdoux nous donne un roman qui aurait gagné à dire moins bien mais plus vrai quelque chose qu'elle a pourtant bien pressenti.

Odette Ménard

NOUVEAUTÉS

Daniel et Olivier
Robert Sabatier
Albin Michel; 18,95 \$
Le sourire d'un roi
Mireille Prigent
Arlea; 17,95 \$

Eva comme Eve en ville
Yolande Simha
Tierce; 12,50 \$

La rose et le reflet
Daniel Boulanger
L'imaginaire; 7,50 \$

Le mors aux dents
Vladimir Pozner
Actes sud; 25,80 \$

Les confessions d'un chevalier d'industrie Felix Krull
Thomas Mann
Albin Michel; 13,90 \$

Le bateau sur la montagne
Kostan Zarian
Seuil; 29,95 \$

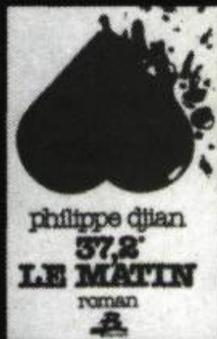
Les demoiselles de Wilko
J. Iwaskiewicz
Vertiges; 12,95 \$

La fête des pères
François Nourissier
Grasset; 18,95 \$

1986: l'année d'jian

le film de J.J. Beineix
et le roman
de philippe d'jian

37,2°
LE MATIN



le film d'Yves Boisset
et le roman
de philippe d'jian

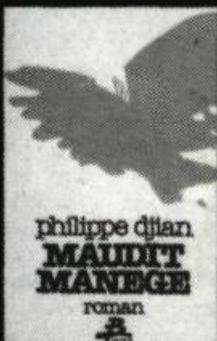
BLEU
COMME
L'ENFER



le nouveau roman
de philippe d'jian

MAUDIT
MANÈGE

le héros de
37,2° LE MATIN,
5 ans plus tard...



B
barrault

diffusion
flammarion